





Magali Aguante

# Fuir ou donner le change

*Roman lesbien*



Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 978-1523677801

© Magali Aguante

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## CHAPITRE 1

Avez-vous remarqué par quelles ruses d'insignifiants évènements s'immiscent discrètement dans les rouages parfaits de votre existence pour en dérégler progressivement le mécanisme ? Dérisoires, ils rencontrent peu d'obstacles à même de les déjouer. Leur banalité, qui n'est qu'un artifice, les rend en apparence inoffensifs. On ne se méfie pas d'un entretien professionnel particulier, enchâssé parmi des dizaines d'autres. On ne soupçonne pas le bouleversement à venir.

Comme tous les travailleurs acharnés, j'ai noué un pacte avec l'aube. Je sais bien qu'il n'y a rien à attendre d'une journée qui débute mal. Cela aurait pu m'alerter. De ce matin-là, je me souviens de mon fils, retranché dans la salle de bain depuis une heure. À treize ans, il commençait à s'y éterniser et n'était pas disposé à accélérer le rythme. Quand on est, comme je le suis depuis la naissance (évidemment, par césarienne !), allergique à l'imprévu, que l'on contrôle méticuleusement chaque aspect de sa vie, ce simple aléa vous instruit sur la théorie du chaos. Tout ce qu'exècre un chirurgien, dont le premier talent consiste à maîtriser son environnement. Du moins, les meilleurs d'entre eux. Et, sans fausse modestie, je fais partie de cette catégorie.

Pourquoi alors ai-je choisi d'exercer dans une clinique de province, au lieu d'opter pour un CHU prestigieux ? Mes décisions irrationnelles n'ont jamais eu qu'une origine : ma rencontre avec la mère biologique d'Hadrien, mon ex-compagne, quatorze ans plus tôt. Elle était native de la région, l'établissement (déjà réputé) créait à cette époque un pôle de chirurgie cardiothoracique d'envergure. Le charisme du directeur avait achevé de me convaincre de m'installer ici. Quand elle et moi nous sommes séparées, voilà deux ans, après qu'elle eut subitement renoué avec son hétérosexualité, je ne disposais d'aucun droit sur Hadrien. Mais je concède à Marie sa générosité, son pragmatisme et son sens aigu de l'intérêt de notre fils. Elle m'avait offert, sans qu'aucun juge n'ait eu à s'en mêler, de partager la garde d'Hadrien et, de fait, l'autorité parentale. En contrepartie, je devais m'engager à rester dans la région — ce qui, pour une lesbienne viscérale comme moi, revenait à faire vœu de célibat. Sauf à vouloir m'en remettre à une hétérosexuelle provinciale en mal d'expérience. Or, sur ce point précis, toute récidive était proscrite. Commettre une erreur, une fois, passe pour de la naïveté. À la seconde, c'est de la bêtise.

Quand Marie m'a quittée, je me suis jetée à corps perdu dans le travail. J'ai développé de nouvelles techniques et réalisé des premières chirurgicales, qui ont attiré l'attention de confrères et de médias spécialisés. J'ai été invitée dans des congrès internationaux. En partie sous cette impulsion, la clinique a gagné en visibilité et son activité a pris de l'ampleur. En conséquence, le comité de direction avait décidé d'adjoindre un chirurgien supplémentaire à notre pôle pédiatrique.

Je milite avec Philippe Oursel, mon patron et ami, pour que l'harmonie au sein d'une équipe soit aussi estimée que la quête de l'excellence médicale. En premier lieu, parce que la santé de nos patients dépend de notre parfaite coordination. Secondairement, parce que le temps démesuré passé au travail justifie nos efforts pour adoucir cette partie de nos vies. En vertu de quoi, j'avais rendez-vous à huit heures précises le matin même avec le docteur Léna Arsenault, afin d'évaluer notre compatibilité professionnelle. Cela démarrait sous de mauvais auspices, puisque j'étais en retard — ce qui est opposé à mon tempérament. Comme l'est le fait d'être en tort et de m'en excuser.

Lorsque j'avais réussi à extraire mon fils du domicile, la circulation s'était densifiée. Parvenue péniblement au collège d'Hadrien, il avait encore fallu écouter la principale me morigéner pour ce manquement regrettable (collège privé que j'avais précisément choisi — et imposé à mon ex, qui ne partage pas mon penchant élitiste — en raison de son enseignement exigeant et de la rigueur de sa discipline). Ce matin-là, j'en avais eu pour mon argent.

Je garai à huit heures trente-sept mon coupé allemand sur la place de parking à mon nom (Dr Sasha Beaupré, en lettres capitales) et traversai le hall à pas rapides (je ne sais pas marcher lentement). À l'étage, la cadre de santé, Brigitte Marques, m'avait interpellée à la volée.

— Hé, Sasha, ça va ? J'allais déclencher le plan blanc ! Trois quarts d'heure de retard, c'est inédit !

— C'est Hadrien... me lamentai-je, sur le pas de la porte. Il a passé plus de temps que moi à se préparer ce matin. Je me demande ce qu'il a en tête...

— Ça, je peux te le dire : aux dernières nouvelles — et ça date de quarante-huit heures —, il envoyait dix textos par jour à Mathilde, ma nièce... Ce n'est pas que ça m'enchanté, mais c'est un bon parti, alors je laisse faire...

Son éclat de rire résonna dans le couloir.

— Sinon, elle est comment, la prétendante ? me renseignai-je plus sérieusement.

— C'est simple : on dirait toi, en moins sympa... Mais je parie qu'il suffit de la dérider un peu !

— Ça veut dire quoi : moi, en moins sympa ?

— Brillante, sûre d'elle, distante et... ponctuelle, énuméra-t-elle mécaniquement, avec la franchise mâtinée de tact qui la caractérisait. Le genre qui n'a pas de temps à perdre, crut-elle utile d'ajouter. Tu devrais y aller avant qu'Oursel n'engloutisse tout le budget RH dans une nouvelle chasse de tête.

— Bien chef ! obtempérai-je, égrenant mentalement les qualificatifs qu'avait oubliés Brigitte pour me décrire. Drôle ? Attentionnée ? Sexy ?

Certes, l'honnêteté m'oblige à concéder que je suis peu attentionnée et, assurément, de moins en moins sexy. Ma collègue, comme souvent, faisait preuve de discernement. À quarante-trois ans, sans personne pour m'aiguillonner, j'avais fini par surclasser ma propre caricature. En marchant à la rencontre de mon soi-disant double, je me remémorai une dispute. Mon ex-compagne, furieuse, avait un jour prétendu que si je tenais tant à me lever à l'aube, même en vacances, c'est parce que je me sentais l'égale du soleil. J'avais rapporté cette anecdote à un collègue. Il s'était contenté de

hocher la tête d'un air pénétré, visiblement ébaubi par la lucidité de Marie.

Le bureau de Philippe, sobrement décoré, impressionnait par son ordre maniaque. Une atmosphère paisible s'en dégageait, qui n'émanait pas de son visage quand j'ouvris la porte.

— Ah, la voilà *enfin* ! Sasha, j'ai le plaisir de te présenter le docteur Arsenault, mitraille-t-il.

Assise à la table de réunion, Léna Arsenault ne m'offrit que son chignon banane parfaitement exécuté et le dos de son tailleur gris à contempler. Elle ne se retourna pas et m'obligea à contourner le bureau pour me poster en face d'elle. Je lui tendis une main amicale, surplombée de mon sourire le plus avenant — celui qui dit « je fais ici un job *tellement* important que j'aurais bien pu te faire patienter davantage, mais comme je suis *tellement cool*, tu ne peux pas m'en vouloir ! »

Elle consentit alors à se lever. Elle était grande — de ma taille —, mais ses escarpins lui valaient de me dominer de quinze centimètres. Elle poussa son avantage jusqu'à planter ses yeux clairs dans les miens en serrant ma main. Ses traits étaient fins, réguliers, sa peau très pâle. Elle se mit alors à sourire, un sourire à fossettes qui signifiait « je ne suis pas quelqu'un qu'on fait attendre, mais je suis *tellement cool* qu'en effet je ne vais pas t'en vouloir. »

Une assistante m'apporta un café serré — la tasse de Léna était déjà vide. Je débutai par la présentation de l'équipe (unie et entreprenante), suivie de l'exposé de notre projet

d'établissement (novateur), de nos valeurs (un service de santé accessible et performant) et de notre mode de fonctionnement (collégial). Je l'interrogeai sur ses motivations à nous rejoindre. Notre polyclinique était certes cotée, mais elle offrait une vie isolée des principales métropoles et, compte tenu de ses références, Léna Arsenault pouvait aisément choisir son employeur. Elle répondit précisément à toutes les questions professionnelles, éluda les thèmes personnels avec beaucoup de doigté (j'avais juste appris qu'elle était franco-canadienne) et rebondit sur plusieurs sujets médicotechniques et organisationnels, de façon très pertinente. Je sentis Philippe se détendre, au fur et à mesure de notre entretien. Pour ma part, au terme d'une heure de discussion, je ne la connaissais pas vraiment, mais j'avais la conviction que nous saurions collaborer convenablement.

Le directeur me pria ensuite de les accompagner durant la visite. En retrait, j'observai Léna saluer les salariés que nous croisions (sans négliger les agents de service), exprimer un mot d'encouragement discret pour les patients, lorsque nous entrions dans leur chambre. Je captai aussi les regards appréciateurs du personnel masculin, au premier rang duquel James, un infirmier quadragénaire, charmeur compulsif, dont je dus constater, sans surprise, qu'à l'instant même il avait verrouillé sa cible.

Je finis par prendre congé, après avoir adressé un signe approuvateur à Philippe Oursel, le laissant conclure la négociation.

— J'espère vous revoir bientôt, docteur Beaupré ? dit-elle avec cet accent indéfinissable et ce léger voile qui altérerait sa voix.

— Cela dépend désormais de vous ! En tout cas, ce jour-là, appelez-moi Sasha. Je ne suis pas d'un formalisme excessif dans les relations.

— Oui, c'est ce que j'ai constaté, piqua-t-elle avant de se détourner.

Je vis Philippe se rengorger, réjouir par avance à la perspective de ne plus être le seul à me tenir tête.

## CHAPITRE 2

La semaine avait été chargée. Plusieurs interventions lourdes s'étaient enchaînées, assorties de nombreuses complications qui avaient bousculé le planning opératoire. Mes tâches administratives s'accumulaient dans des dossiers de couleur, que ma secrétaire déplaçait régulièrement, pour créer un effet de nouveauté qui pourrait me convaincre d'y jeter mes dernières forces. J'avais passé plusieurs nuits consécutives à somnoler sur le canapé-lit de mon bureau, ne trouvant pas l'énergie de prendre le volant. Grâce à la salle de bain aménagée pour moi dans une pièce contiguë, je sauvais à peine les apparences. Mon footing quotidien se réduisait le plus souvent aux abords immédiats de la clinique et ma femme de ménage passait plus de temps que moi à mon domicile. Pour ces raisons, il me tardait de confier des patients à Léna, qui avait annoncé son arrivée pour la semaine suivante.

Comble de l'ennui, j'avais accepté pour le soir même l'invitation à dîner de Marie et de son compagnon, Pierre, un pompier que je me devais à regret de qualifier de charmant. En ma présence, il redoublait d'efforts pour faire comme si nous étions une famille recomposée *exactement* comme les autres. Mais comme il n'était jamais bien sûr du *genre* de sujets qu'il devait aborder avec moi, nous alternions

considérations sur la mécanique irréprochable des voitures allemandes et partage des dernières tendances en matière de décoration intérieure. Il souffrait d'une tare, il n'aimait pas le silence, comme Marie. Lorsqu'elle s'affairait en cuisine, nous digressions vers un sujet qui nous mettait plus à l'aise. Il me racontait ses interventions sur des accidents routiers gravissimes. Je lui annonçais le score final : un mort en réanimation, deux blessés qui ne danseront plus le rock'n'roll, un rescapé tiré d'affaire après quatre d'heures de bloc et une transfusion massive. Certes, c'était Pierre qui l'avait désincarcéré, mais c'était moi, finalement, qui l'avais sauvé. « Quelle est la différence entre Dieu et un chirurgien ? Dieu ne se prend pas pour un chirurgien ! » La plaisanterie préférée de mon ex-beau-père...

Parfois, je me laissais aller à les tourmenter tous les deux en évoquant, au détour d'une conversation, des lieux ou des moments particuliers – Central Park à Noël, un concert mémorable de Bowie, les baleines à bosse au large du Chili. Autant de souvenirs lumineux pour Marie. Je lui avais offert nombre de premières fois (pas uniquement au lit), c'était même un de mes objectifs personnels permanents. Je n'avais pas laissé à Pierre beaucoup de possibilités de m'égaler. Quoi qu'il entreprît, il était condamné à marcher sur mes pas. Comme le professait Dali : « le premier homme qui compare une femme à une rose est un génie. Le second, un imbécile ». J'ai pour ambition de viser la première place en tout — quitte à être seule ! Ce que j'avais également mieux réussi que Pierre...

Immanquablement arrivait un moment dans la soirée où je me retrouvais en aparté avec Marie. Elle ne pouvait alors s'empêcher de me demander si j'avais rencontré quelqu'un, si je sortais assez pour rencontrer quelqu'un, si j'avais pensé à m'inscrire sur un site web pour rencontrer quelqu'un... ça aurait pu m'excéder, mais c'était pire que cela. Je me protégeais de sa sollicitude désobligeante à ma manière, frontale et provocatrice. «Ce n'est pas parce que tu m'as remplacée au pied levé par Mister Perfect que j'ai forcément hâte d'en faire autant». Elle se retranchait alors dans un mutisme blessé et je me tançais intérieurement pour ma bassesse. J'étais pourtant presque certaine de ne plus être amoureuse d'elle. Du moins, voulais-je à toute force m'en convaincre...

J'avais rencontré Marie, un été, sur la côte basque. J'étais membre d'une équipe de secouristes qui bronzait en déjouant les baïnes et soignait les piqures de méduse. Elle était serveuse dans un bar de plage, dernier job étudiant avant sa rentrée de professeur fraîchement agrégée de lettres classiques. La plupart de mes collègues masculins s'extasiaient devant cette rousse solaire et enjouée. Le gérant avait de quoi s'inquiéter pour son chiffre d'affaires de l'année suivante... Marie ne paraissait pas consciente de l'effet qu'elle produisait. Elle vous abordait toujours simplement, sans penser à mal, et pour beaucoup, c'était déjà une vexation, quand ils y pensaient si fort. J'étais tombée amoureuse d'elle à l'instant. J'avais aussitôt compté le temps qu'il me restait pour la séduire. Avec de la méthode et un soupçon d'intrigue, je m'étais lancée : la connaître, l'amuser,

l'impressionner, puis oser. Rafler la miss ou me perdre. Je ne voulais me contenter, cette fois, de cet état incertain et subtil qui avait caractérisé si souvent mes relations « amicales » avec plusieurs de mes anciennes camarades de promotion. Façon alors lâche et utilitaire de m'épargner la brûlure du rejet et préserver l'énergie requise par mes dures études.

Adroitement, j'avais sondé mes collègues qui s'étaient escrimés en vain à draguer Marie. Elle aimait Racine et Yourcenar. J'avais appris des tirades de *Phèdre* par cœur (que je n'ai jamais oubliées) et m'étais abîmé les yeux à déchiffrer, à la lueur d'une lampe torche, les *Mémoires d'Hadrien*. Je ne m'en étais pas servi, mais je bénissais tout ce qui me rapprochait d'elle. Lorsqu'elle était de repos, je me faisais remplacer et lui donnais une leçon de surf ou organisais une randonnée sur la Rhune. Si elle avait besoin de faire une course, je l'emmenais sur mon scooter. Je testais sur elle tout mon second degré — elle ne semblait jamais s'en lasser. Je lui chantais (faux) les derniers tubes diffusés en boucle par les radios. Une après-midi où elle lisait sur la plage *Les neiges du Kilimandjaro* et que je la regardais curieusement, elle me demanda :

— Tu aimes Hemingway ?

— J'adooore Hemingway ! J'ai bu tous ses cocktails !

Elle avait éclaté de rire et un daiquiri m'avait attendu tous les soirs au bar.

Fin juillet, un vacancier anglais d'une beauté insolente était entré dans la partie, abusant de son charme. J'étais devenue déprimée, désespérée même — un sentiment qui mène à tous les héroïsmes. (J'ai depuis lors acquis la certitude que tout acte de bravoure dissimule un amour contrarié...) Égarée par le désarroi, j'avais pris des risques excessifs et m'étais

fracassée contre des rochers saillants en secourant un adolescent. Je n'avais pas consciemment cherché à profiter de la situation, mais après cela, l'étoile du surfeur anglais brillait moins fort. Mon repos forcé m'avait permis de passer plus de temps encore auprès de Marie, qui me couvait de ses attentions inquiètes, changeait mes pansements et m'apportait chaque jour de quoi manger.

Un soir, alors que notre relation s'installait dans une amitié aussi intense que désolante, je m'étais saoulée au rhum et étais venue l'attendre à la fin de son service. Sur la plage, l'espoir anesthésié par l'alcool et convaincue de la perdre, j'avais jeté mon désir lancinant à ses pieds. J'étais tourmentée, malhabile, emportée. Elle aurait dû se détourner. Au lieu de cela, elle m'avait embrassée. Marie était entière et passionnée. Jamais personne ne lui avait fait pareille déclaration, cela lui avait suffi pour changer l'axe de gravité de son existence. Aux yeux de tous, plus vite que je ne l'espérais, elle avait pleinement assumé notre relation. Du reste de l'été, je ne me souviens que de son corps échauffé au mien. Son sexe avait le goût du sel, elle était sensuelle et apprenait rapidement. Peu habituée à douter, sauf en amour, je ne doutais décidément plus de rien.

En septembre, elle avait pris son poste de professeur de littérature, je finissais ma spécialité avant de rejoindre la clinique. Nous nous étions d'abord installées dans une commune proche dont son père était l'édile. L'accueil de ses parents avait été respectueux, bien que le choix insolite de leur fille les eût ébranlés. Le voisinage s'était montré à l'unisson. Tout du moins, ceux qui désapprouvaient s'abstenaient de le manifester. Ou peut-être vénérâis-je trop Marie pour m'apercevoir de quoi que ce soit ?

Je lui ai offert une vie d'opulence, mais je n'ai jamais commis l'impair de laisser ma carte platinum supplanter mes mots tendres. Je poursuivais un but essentiel : hisser ma femme sur un piédestal et la rendre parfaitement heureuse. Elle ne pouvait l'être sans devenir mère. Je n'éprouvais pas le besoin (ni le goût du risque ni le sens du sacrifice) d'être parent, mais l'absence d'enfant aurait anéanti notre couple. J'avais donc organisé nos voyages à l'étranger et, à la deuxième insémination, Marie tomba enceinte. Nous avons ensuite formé, durant onze ans, avec Hadrien, une famille unie, joyeuse et apparemment indestructible. Le bonheur est un tue-l'amour insidieux.

Ceux qui ont fini par m'apprécier m'ont souvent confié que lors de nos premières rencontres, ils avaient eu la pénible impression d'être soumis à un examen de passage. Marie ne donnait jamais ce sentiment. Elle était chaleureuse au premier contact. Elle se plaçait d'emblée à votre portée. Si quelqu'un allait mal, elle trouvait d'instinct le geste réconfortant, quand mon esprit se contorsionnait pour exprimer ma compassion. Elle percevait l'ensemble, je voyais les détails. Elle était spontanée, j'étais organisée. Elle était charnelle, j'étais cérébrale. C'est un cliché, mais nous nous complétions parfaitement.

Comment les choses se sont-elles dérégées ? Le quotidien nous a-t-il usées prématurément ? Ce serait une explication paresseuse. J'adorais mon quotidien avec Marie. Sans doute elle aussi, d'ailleurs, puisqu'elle s'acharne à le reproduire, en moins bien, avec son nouveau compagnon. (Je dis nouveau, bien que cela fasse deux ans qu'elle est avec Pierre. L'amour est une course de fond : je le prends au marathon quand il veut !). En vérité, moi qui suis conditionnée pour tout

prévoir, je n'ai rien vu venir. Je ne me suis pas alarmée de ces courtes mésententes, de ces légères insatisfactions qui font le lit d'un couple qui se met à dysfonctionner. Je me rappelle deux évènements, qui n'ont pris que trop tard du relief.

Nous dînions chez des amis d'enfance de Marie — presque tous nos amis étaient, de longue date, *ses* amis. Quand il s'agissait des miens, c'étaient avant tout d'excellents collègues. Lui se piquait de lettres et avait tenu à nous faire lire, au préalable, son manuscrit — passablement mauvais. Au milieu du dîner, il avait insisté pour recueillir notre jugement d'esthètes. Dans ces situations, j'avais appris à me taire et à laisser les commandes à ma compagne. Elle a des talents de société dont je suis tristement dépourvue. Je ne saurais expliquer pourquoi, Louis n'a pas eu la prudence de s'arrêter aux encouragements modérés de Marie. Il a tenu à connaître mon avis personnel. *Sincèrement*.

Erreur tragique. La suite du repas avait été expédiée avec une rapidité inégalée. Dès que Marie s'était installée sur le siège passager, j'avais senti sa rage épaisse édifier un mur électrifié entre nous. Elle était explosive et j'avais des colères froides. Je pouvais l'ignorer longtemps, mais je ne voulais pas d'une dispute à la maison, en présence d'Hadrien. J'avais opté, comme toujours, pour la meilleure défense qui soit (après l'esquive) : l'attaque.

— Écoute, ça a sûrement été dur à entendre pour lui, mais je lui ai rendu service. Personne n'ose lui parler franchement. Ce n'est pas la peine qu'il sacrifie sa vie de famille en écrivant tous les week...

— En quoi es-tu qualifiée pour porter des jugements aussi assassins ? cingla-t-elle.

— C'est vrai, je ne suis pas agrégée de lettres classiques, mais au moins j'ai pris la peine de lire son *roman* jusqu'à la fin. Je ne me suis pas contentée d'extraits pour me faire une idée... En plus, je te connais suffisamment pour savoir qu'au fond tu es de mon avis.

— Ce n'est pas le problème !

— Je dois comprendre que c'est *moi*, le problème ?

— Tu es si exigeante que tu en deviens cruelle !

— Tu es si sensible que tu en deviens hypocrite.

Un amour impose son évidence quand les défauts de l'autre vous émerveillent. On devrait savoir qu'il s'étiole quand ses qualités vous insupportent. Bien sûr, nous nous étions réconciliées. Nous parvenions toujours à nous réconcilier. Cela ne me coûtait jamais de faire le premier pas avec elle.

Deux semaines plus tard, nous avions décollé pour les Maldives. Marie semblait un peu ailleurs, tout en donnant le change. Un malaise latent, que je m'employais à ignorer. Elle restait souvent seule sur la plage, tandis que j'initiais Hadrien à la plongée dans le lagon. Nous ne faisions quasiment plus l'amour. Je ne percevais plus de désir dans ses yeux, j'occultais le mien, mais n'en souffrais pas outre mesure. Tant que je la faisais rire et que nous cultivions la tendresse, rien ne me semblait irréversible. Je savais me montrer patiente. En rentrant, nous avions confié Hadrien à ses grands-parents pour le week-end et Marie avait voulu me parler.

Elle avait envie d'un homme. D'un homme *en particulier*. Un père modèle, opportunément divorcé, qui accompagnait comme elle, chaque mercredi, sa progéniture au rugby. Elle ne m'avait pas encore trompée avec lui — je voulais la croire —, mais c'était à n'en pas douter imminent.

Je me suis laissée quitter par elle sans résister. Parce que je ne peux pas supporter que ceux que j'aime ne soient pas parfaitement heureux. Parce que je suis trop orgueilleuse pour me livrer à un chantage affectif stérile. Parce qu'infliger à Marie une leçon de panache soulageait un peu ma blessure narcissique. Parce qu'enfin j'avais besoin, pour survivre, de me couper de mes émotions.

À partir de cet instant, je ne suis pas devenue un meilleur médecin, mais j'ai été un meilleur chirurgien. Je ne me suis pas changée en collègue des plus aimables, mais j'ai été la plus accommodante : toujours volontaire pour assurer les gardes des ponts et des fêtes familiales. Comme un astre trop mûr, je m'effondrais sur moi-même, mais donnais l'illusion de briller. Bien sûr, plus d'une fois j'ai songé à m'administrer la perfusion de chlorure de potassium qui aurait conformé mon existence à ce à quoi elle ressemblait. Un néant poisseux dont je n'imaginais pas l'aboutissement.

J'ai su plus tard que Brigitte Marques avait, à cette période, fait changer les clés de la pharmacie à usage intérieur. À son initiative, un réseau de vigilance discret s'était formé autour de moi. Cinq ans plus tôt, elle s'était détachée de l'être essentiel, après une décennie de relation clandestine, lorsqu'enfin elle avait réalisé que quitter sa femme resterait éternellement, pour son amant, un projet remis au lendemain. C'était banal et douloureux. Elle me comprenait à demi-mot,

sans jamais m'accabler de son expérience. Elle m'aidait à respirer, sentait quand il fallait proposer une pause, alléger mon planning ou au contraire m'occuper l'esprit. Elle m'invitait souvent à déjeuner, pour me forcer à manger.

Un jour, sans vraiment le réaliser, j'ai pu commencer à envisager le lendemain, sans que ce lendemain me paraisse une montagne infranchissable. Comme certains patients, je n'étais pas guérie, mais j'entrais en rémission.

## CHAPITRE 3

Léna avait pris ses fonctions depuis le matin. Ses premières opérations au bloc étaient programmées pour la fin de semaine, le temps de découvrir nos protocoles et de s'entretenir avec les patients. Un pot de bienvenue était organisé à midi. J'étais théoriquement de repos, mais j'avais passé la matinée à la clinique, à dicter des comptes-rendus et lire des rapports. Je m'accordai une pause sur le toit-terrasse du pavillon des urgences, qui bordait l'hélistation, où j'avais installé de longue date un unique fauteuil de jardin en teck. Il m'arrivait de m'y reposer, quand le temps s'y prêtait. Ou d'y fumer une cigarette lorsque, par nostalgie, mes cellules nerveuses revendiquaient leur part de goudron.

— Bonjour, *Sasha* !

Je reconnus la voix singulière de Léna, sombre et musicale.

— Brigitte m'a dit que je pourrais sûrement vous trouver là. Mon pot de bienvenue ne peut pas commencer sans vous !

— En réalité, c'est surtout sans toi qu'il ne peut pas commencer...

Elle enchaîna sans sourciller sur le tutoiement.

— Alors, c'est ici ton repaire, après une journée harassante ?

— Tu sais, je viens surtout là pour profiter de la vue...

— Je comprends, dit-elle en observant au loin le chantier qui n'en finissait plus, le parking saturé et le supermarché hard discount qui s'étirait mollement dans la perspective. On t'a déjà dit que tu avais un humour très britannique ?

— Pas assez souvent à mon goût !

Elle se donna la peine de sourire et j'eus envie de trinquer avec elle.

Le pot débuta par le discours de Philippe Oursel, qui visait à présenter le parcours de Léna — sans surprise, la plupart le connaissant déjà par les bavardages à la cantine, qui restaient la source d'information numéro un du personnel. Le directeur avait tenu à mettre en exergue le fait que nous disposions désormais, avec moi, de deux contributeurs occasionnels au *World Journal of Surgery*, ce qui constituait un immense motif de fierté pour l'établissement.

Chacun, selon ses priorités, s'était ensuite approché du docteur Arsenault ou du buffet. James n'avait visiblement pas d'appétit. Il offrit, avec sa traditionnelle hospitalité, de faire découvrir à Léna les multiples sites d'exception de la région, dès qu'elle serait installée — quitte à l'aider si d'aventures elle manquait de bras pour porter ses cartons. Je réalisai qu'à la quantité de recrues à qui il avait offert ses services de guide, il avait dû être élu membre honoraire de tous les musées environnants. Léna ne sembla pas l'éconduire, ce qui était un signe d'intérêt ou d'intelligence — James étant le plus expérimenté de nos infirmiers de bloc.

De mon côté, je finissais le bol de tomates cerises en conversant avec Brigitte des restrictions budgétaires, qui auguraient un planning estival impopulaire. Les syndicats peaufinaient déjà leurs tracts.

Une demi-heure plus tard, l'équipe s'était clairsemée, chacun reprenant son service. Léna Arsenault nous avait alors rejointes.

— Sasha, accepterais-tu de me consacrer un peu de temps cet après-midi ? J'ai des questions sur le cas du petit Alexandre Baron, que je dois opérer la semaine prochaine.

— Pas de problème, mais demande plutôt à Carole de t'aménager une heure dans mon agenda, demain ou vendredi. J'ai promis à mon fils d'aller le supporter au stade.

— Qu'est-ce que c'est, ce match ? s'intéressa Brigitte.

— Un match préparatoire décisif du championnat... pour la qualification de la poule... Ou quelque chose de ce genre, dans l'ordre ou dans le désordre... dis-je sans conviction.

— Mère indigne ! souffla-t-elle, entraînant Léna vers le groupe où se tenait Carole, mon indispensable assistante.

Quand j'arrivai au stade, Hadrien était à l'échauffement et Marie se trouvait dans les gradins, la main sur l'épaule d'un garçon maigrelet, à peine moins âgé que notre fils. Elle m'accueillit avec un franc sourire, jamais rancunière, malgré nos accès de tensions épisodiques.

— Sasha, je te présente Kevin, l'enfant de Pierre. Kevin, voici Sasha, la deuxième maman d'Hadrien.

Je m'installai à côté du garçon, caressant ses cheveux au passage pour plaquer un épi contre son crâne. En vain.

— Sais-tu, mon grand, que si Marguerite Yourcenar avait vécu dix ans de plus, elle aurait certainement écrit les *Mémoires de Kevin* ? lui signalai-je ingénument.

Apparemment, l'enfant suivait à la lettre les consignes de son père : aucune information qui provenait de notre famille ne semblait le désarçonner. Marie me fusilla du regard dès qu'il se fut éloigné en trotinant vers un groupe de camarades.

— C'est vraiment mesquin de se moquer d'un gosse !

— Je ne me moque pas du gosse, je me moque de ses parents, qui ont eu le mauvais goût de lui donner un prénom déjà passé de mode dix ans avant sa naissance.

— Tu sais, j'aimerais beaucoup que tu aies quelqu'un dans ta vie, dont je pourrais railler les erreurs de jugement. Malheureusement, tu ne m'as présenté personne depuis notre séparation. Ceci explique peut-être cela ! ajouta-t-elle avec une perfidie qui lui était d'ordinaire étrangère et qui désamorça chez moi toute pudeur.

— Tu sais très bien que je travaille quatre-vingts heures par semaine pour le plus gros employeur de la ville... et que je m'interdis toute relation sentimentale avec mes collègues. Alors, susurrai-je, tu peux comprendre que je sois contrainte de partir en vacances pour coucher avec une fille !

S'il n'y avait pas eu une dizaine de parents autour de nous, je suis certaine que Marie m'aurait giflée. Au fond de moi, j'éprouvais du soulagement à constater que je savais encore lui inspirer des émotions fortes — que l'indifférence n'avait pas triomphé du reste. Pour la suite de la journée, nous avons trouvé plus prudent de nous ignorer placidement — ne renouant avec l'extraversion que pour applaudir Hadrien qui,

en digne fils de sa deuxième mère, avait marqué le plus bel essai de l'après-midi.

En vérité, j'avais consenti *une* exception au principe radical par lequel je m'interdis toute relation intime avec des collègues. Hannah Benassayag était interne, stagiaire en médecine générale au cours du printemps précédent, et accessoirement la petite-fille d'un de mes anciens professeurs d'université. À la première occasion où nous nous étions retrouvées en tête-à-tête, elle m'avait indiqué que le choix de son stage n'était dicté que par un seul objectif : me rencontrer. Celui-ci étant atteint, elle se destinait désormais tout naturellement à coucher avec moi. Je remplissais, semble-t-il, tous ses critères : inaccessibilité, réputation de haute habileté, sexualité hors des sentiers battus (avec probable état de manque). Hannah ne s'interdisait aucune audace et usait d'arguments imparables — à commencer par un décolleté extravagant qui faisait perdre la raison à James. Je n'entendais pourtant pas contrevenir à mes principes sans livrer bataille. Évidemment, sur des personnalités arrogantes et peu acclimatées à l'échec, cela décuple l'intérêt du jeu.

Quelque temps plus tard, Hannah était entrée dans mon bureau sans se soucier de frapper, s'était assise sur le dossier ouvert devant moi et m'avait demandé si je voulais bien lui offrir un cours particulier. Sans attendre de réponse, elle avait plaqué ma paume sous sa jupe et l'avait guidée lentement vers la naissance de ses cuisses. La curiosité m'incita à la laisser faire. Dans sa douce progression, ma main ne rencontra pas de sous-vêtement. Hannah s'était manifestement préparée à m'accueillir, mes doigts la pénétrèrent sans forcer. Tout le long de la palpation, elle

m'encouragea d'un air de défi. Je n'eus pas cependant à patienter pour sentir les convulsions moites de son vagin. Sous ses gémissements, mon clitoris m'implora douloureusement, mais Hannah ne daigna pas, cette fois-là, s'en occuper. Quand elle eut obtenu l'orgasme rapide qu'elle était venue chercher, elle me tendit un mouchoir en guise de remerciement, rajusta sa jupe sous sa blouse et sortit en m'envoyant du bout des doigts un baiser ironique. Elle m'avait laissée dans un état d'excitation difficile à réprimer. En ranimant mon désir, elle avait pris le pouvoir sur moi, s'était proclamée souveraine et n'entendait plus abdiquer.

Durant plusieurs semaines, nous nous étions égarées dans une relation sexuelle frénétique. Elle m'avait caressée, léchée, sucée, attachée, pénétrée, dominée. Dans la chambre de garde, sur mon bureau, sous la douche, dans le local technique, sur la table d'examen d'obstétrique. J'avais haleté contre ses seins durs, joui dans sa bouche, sur ses doigts adroits, contre son sexe humide. Elle avait introduit en moi des instruments dont j'ignorais jusqu'ici la forme et les effets. Il m'était arrivé de me prescrire un décontractant musculaire puissant pour m'aider à marcher.

À la fin de son stage, nous nous étions quittées bonnes amies. Elle continue à m'écrire épisodiquement des textos salaces qui me font mouiller. Pour la Saint-Valentin, elle m'a envoyé à la clinique un string en dentelle dans une enveloppe à l'effigie de *Playboy* qui a été beaucoup commentée.

Je me masturbe parfois en repensant à nos ébats. Mais quand vient l'orgasme, c'est toujours le corps intense de Marie que j'imagine contre le mien. Il n'y paraît pas, mais je suis sentimentale. Depuis la désertion de ma compagne, rien n'y fait, chaque été qui passe se résume à une lente brûlure.

Je n'ai su ressentir aucune attirance, aucun coup de cœur (ne parlons pas d'amour), pour aucune autre femme — hormis Hannah, passagèrement. Sans doute par la seule grâce de l'énergie fulgurante qu'elle avait déployée dans le but de me faire vibrer.

Je n'avais plus couru dix kilomètres d'une traite, depuis des mois. Il me restait à gagner en vitesse, mais les sensations revenaient doucement. Je me jugeai en forme et en éprouvai une puérile fierté. Je finis mon parcours sportif en montant les marches de la clinique à vive allure et pris la direction de la douche quand je remarquai Léna, qui buvait un verre de coca, seule, en salle de pause. Je m'arrêtai un instant.

— Alors, cette première journée au bloc ?

— En fait, j'ai surtout enchaîné les opérations de routine. Mais ça m'a permis de prendre des repères. L'équipe a été très prévenante.

— J'en suis ravie ! Bon, je vais aller me doucher...

J'avais sué dans mon survêtement et le t-shirt collait désagréablement à mon dos. Elle continua pourtant.

— Tu vas courir tous les jours ?

— Trois fois par semaine. De l'autre côté du parc, il y a un canal et tout le long, un parcours de santé bucolique.

— J'avais cette habitude au Canada. Je compte m'y remettre...

— Apporte tes affaires de sport, je t'y emmènerai la prochaine fois : ça tombe bien, j'ai besoin d'un lièvre pour progresser... Bon, il faut que je file, je prends ma garde tout à l'heure. Toi, tu vas faire quoi ?

— Je vais traîner du côté des urgences, pour voir l'ambiance. Ils sont en sous-effectif, un coup de main leur sera sûrement utile.

— OK. Mais ne sois pas étonnée s'ils te brusquent un peu. Ce sont des cow-boys ! voulus-je la prévenir.

— Tu oublies que je viens du Far West !

— Alors tu devrais t'en sortir ! Si vous avez besoin de moi, tu m'appelles ? À plus !

Quatre heures plus tard, après un début de soirée calme, je m'endormis sur l'exemplaire défraîchi d'un magazine people resté dans la chambre de garde, stupéfaite d'ignorer la plupart des célébrités qui s'y trouvaient (un indice de mon déclin). La sonnerie insistante du téléphone me tira de mes considérations ensommeillées. Je reconnus le ton d'Olivier, un médecin-urgentiste qui ne s'embarrassait jamais de propos liminaires. Il avait dû soutenir une thèse sur le temps qu'on perd à dire « bonjour », « comment ça va ? » et « merci » et en avait conclu qu'il y avait là un gisement pour gagner des années de vie.

— Tu descends, j'ai besoin de toi !

Olivier et Léna m'attendaient à côté du box des urgences et, en observant leurs mines butées, je sentis pousser sur ma tête la couronne du roi Salomon. Olivier prit les devants.

— Bon, je te la fais courte. Patient âgé de douze ans. Nausées, vomissements, douleurs abdominales. Le grand classique de la gastro ! Les gamins sont malades toute la journée, mais les parents préfèrent les emmener aux urgences plutôt que de quitter leur boulot pour consulter un généraliste !

— Ton avis ? demandai-je à Léné.

— La fréquence cardiaque est élevée. Il souffre des articulations. Son père a précisé qu'il était essoufflé au repos depuis plusieurs jours.

Elle marqua une pause et me regarda patiemment, sans paraître perturbée par l'irritation qu'elle provoquait chez le médecin le plus teigneux du service.

— Myocardite ? suggérai-je.

Je me tournai vers Olivier et pris les commandes.

— On va vérifier avec un ECG, et si nécessaire une IRM. Les parents sont là ?

Olivier donna un coup de menton en direction de la salle d'attente, l'air sceptique. Je jetai un œil sur le dossier du patient. *Kevin Sagnon*. Merde !

— Tu connais ?

— Rien de moins que le beau-fils de mon ex...

Une équipe du SMUR fit à cet instant une entrée bruyante, charriant sur un brancard un motard inconscient. Olivier se précipita vers la salle de déchocage non sans nous encourager.

— Amusez-vous bien les filles !

— Tu veux que je voie la famille ? proposa Léné.

— Mieux vaut que je m'en charge. Accompagne le petit à l'électrocardiographie, je te rejoins.

Il y avait une affluence modérée en salle d'attente. Je les repérai tous deux, assis dans un coin, près du distributeur de boissons. En m'apercevant, Marie retira brusquement sa main, qu'elle tenait dans celle de Pierre. *Gêne ou inquiétude ?*

— Sasha ! Est-ce qu'on t'a appelée pour Kevin ?

Ses traits étaient tendus et le ton de sa voix indiquait qu'elle espérait bien que non. *Inquiétude, donc*. Je les pris tous deux à part et confirmai.

— Nous allons procéder à des examens complémentaires. Ça va demander un peu de temps. Je descends vous informer des résultats au plus vite.

— Ton fils est entre d'excellentes mains, tint à souligner Marie à l'attention de son compagnon.

Même si les circonstances ne s'y prêtaient pas, je trouvai flatteur qu'elle s'en souvienne.

— Où est Hadrien ? m'enquis-je.

Pierre m'indiqua qu'une voisine veillait sur lui jusqu'à leur retour. Avant de remonter dans le service, je croisai à nouveau Olivier.

— Elle est ceinture et bretelles, la nouvelle, non ?

— Écoute, ça vaut le coup de vérifier. Et puis j'aimerais autant que tout se passe bien... Je ne tiens pas à plomber les prochaines réunions de famille !

— Ça, ce n'est sûrement pas ton genre... m'asséna-t-il d'un ton caustique.

L'IRM montrait nettement des nécroses dans la partie sous épicaudique du muscle cardiaque. Renvoyé chez lui avec un traitement contre la gastroentérite, l'enfant risquait une mort

subite à tout instant. Une intervention s'imposait. La mise en place du ballon de contre-pulsion intra-aortique n'était pas à proprement parler un geste chirurgical. Mais devant le caractère singulier de la situation, je proposai à Léna de m'assister. Elle accepta volontiers le rôle d'infirmière et son sourire en coin me fit penser que cette première la distrairait de son ennui. Léna était, comme moi, calme et peu démonstrative. Je me demandai si le fait de se ressembler constituerait à la longue un avantage ou un handicap.

En salle d'attente, je retrouvai Pierre et Marie, fébriles. Je les invitai à me suivre dans une pièce à part, destinée aux entretiens médicaux, et entrai dans le vif du sujet.

— Il s'agit d'une myocardite aiguë, à un stade assez avancé. C'est une infection, qui peut avoir une cause virale ou bactérienne. Les analyses sanguines sont en cours. Elle pourra être soignée, dès que son origine sera connue. L'ennui est qu'elle a endommagé le muscle cardiaque, déroulai-je. Je dois intervenir.

Je parlai lentement. Pierre, hébété, restait sans réaction. Marie se porta à son secours.

— En quoi cela consiste-t-il ?

— Je vais placer une pompe dans son aorte, repris-je, didactique. C'est un ballonnet, qui va se gonfler et se dégonfler, pour accroître le flux sanguin et soulager son cœur, qui se rétablira ensuite de lui-même.

Marie acquiesça. À l'évidence, elle brûlait de me poser d'autres questions, mais se censurait afin de ne pas alarmer davantage son compagnon. En pareille situation, je m'interdis toute promesse réconfortante — un geste anodin et mille fois répété peut entraîner, un mauvais jour, des

conséquences malheureuses. Je ne voulais pas faire d'exception à mes principes. Le flegme et la confiance qui émanent du praticien restent le plus sûr moyen d'instiller de l'espoir à la famille, en plus de ses états de service — et sur ce plan, j'avais des raisons de pavoiser.

L'intervention par cathétérisme représenta en soi une formalité. Après une anesthésie locale, j'avais introduit le tube flexible par l'artère fémorale, selon la technique de Seldinger, jusqu'à positionner le ballonnet en silicone dans l'aorte. Léna surveillait le moniteur et rassurait l'enfant. Il y a, dans le geste fluide et parfaitement exécuté, dans le tempo d'une intervention qui se déroule, dans ses plus infimes détails, *exactement* comme prévu, une forme de grâce miraculeuse. Ce qui se rapproche le plus de l'idée de Dieu, pour un athée.

Il était tard, mais j'avais invité ma collègue à rester rencontrer la famille. La reconnaissance se partage et c'était en premier lieu sa présence d'esprit qui avait évité une perte de chance à l'enfant. Dans la pièce où ils patientaient, Marie et Pierre étaient maintenant accompagnés d'une femme brune assez jolie et d'un homme grand et chauve, de toute évidence culturiste. *Donc mon ex, son mec, l'ex de son mec et le mec de l'ex du mec de mon ex.* Il ne manquait que moi pour commencer la thérapie de groupe... J'introduisis Léna puis la laissai à la manœuvre. Elle rassura chacun, usant de mots simples et encourageants, puis détailla avec pédagogie le traitement qui débiterait dès le lendemain. Tous nous remercièrent chaleureusement. Pierre fut le plus empressé. Il me tira par le bras et je craignis, un instant, qu'emporté par un soudain épanchement, il se mette à sangloter sur mon épaule.

— Sasha, je n'ai pas de mots pour t'exprimer... Je voudrais vraiment faire quelque chose en retour.

*Tu pourrais peut-être commencer par me rendre ma femme ?*

Au lieu de cela, j'avais formulé une banalité — je n'avais rien fait d'autre que mon travail — qui m'avait fait rougir. J'ai toujours honte quand je débite une platitude. Comme une preuve sidérante de l'infirmité de mon esprit, la manifestation d'un cerveau reptilien qui n'aurait pas évolué, le signe d'une sénescence que j'aurais laissée prospérer. Mon problème est que ce jugement, je le porte aussi sur mes congénères, lorsqu'ils s'adonnent aux lieux communs. Cela s'avère un obstacle à l'épanouissement de ma vie mondaine et l'une des explications plausibles à mon célibat persistant.

## CHAPITRE 4

Nous courrions depuis cinquante minutes déjà, à rythme soutenu. La douleur irradiait mes cuisses, sous l'effet de l'acidose musculaire. Tandis que ma collègue profitait d'un avantage décisif (cinq années de moins) pour me distancer, j'accueillis avec soulagement les notes de musique soul qui retentirent au fond de ma poche. « Sauvée par le gong ! » s'écria Léna, qui ne me faisait pas l'amitié d'être dupe. La soul annonçait un appel personnel. J'étais *obligée* de répondre. *Don't stop me now* aurait signalé un appel de la clinique. L'impératif aurait été identique. (*Curieux, ce besoin permanent de me justifier à mes propres yeux, alors que personne ne me demande rien !*)

C'était Marie. La maladie brutale de Kevin les bouleversait encore. Ils tenaient à nous manifester leur gratitude en nous invitant à dîner. Je sentis instinctivement que ce n'était pas une bonne idée, mais j'ignorais comment le formuler de manière définitive et convaincante. Marie savait toujours déjouer mes arguments de façade. Voilà d'ailleurs une chose que l'on devrait instituer au moment d'une séparation. Parmi ces choses que l'on se rend (les lettres d'amour, les coups, à l'évidence), il serait honnête de restituer le mode d'emploi de son ex. Ou du moins, devrait-on s'en interdire l'usage. Pourtant même Marie, modèle d'humanisme, n'aurait pas

abandonné un tel pouvoir ! J'interrogeai Léna, mais le salut ne vint pas de ce côté-là, car elle accepta l'invitation sans regimber.

Je n'étais cependant pas certaine que la réunion de famille improvisée aux urgences lui avait suffi à saisir les liens qui nous unissaient. C'est, en fin de compte, l'aspect pénible de l'homosexualité : avoir à réitérer son coming out à chaque rencontre. Même si je ne me cache plus au fond du placard depuis longtemps, il faut bien vérifier que les commérages ont rempli leur office. À cette occasion, le plus horripilant est d'attendre les réactions — la plus répandue étant, précisément, l'absence totale de réaction, qui laisse libre cours aux interprétations. « Ce que tu me dis là n'a vraiment aucune importance » (*sache pourtant que ça m'a demandé un effort...*), « je vote à gauche, je ne vais pas être homophobe (mais garde tes distances...) ! » ou un triomphal et satisfait « je l'aurais parié ! ». Encore un élément qui rendait ma vie avec Marie plus facile. Je la laissais presque toujours se charger de cette besogne. J'entrai lâchement dans la place une fois les présentations faites.

Léna écouta mon explication lapidaire, me gratifia d'un sourire amusé et dit simplement « tiens, c'est marrant, je ne l'aurais pas deviné ! ». Je ne sus déchiffrer si sa remarque était sincère ou ironique, mais, sur l'instant, je décidai qu'elle était parfaitement appropriée à la situation.

— Sasha, j'ai quelque chose pour toi ! Une nouvelle erreur d'aiguillage dans le courrier...

Brigitte Marques manipulait des piles instables de dossiers. Son bureau était couvert de plannings, de rapports, de

formulaire, de notes griffonnées sur des post-its à la couleur défraîchie.

— J'ignore comment tu parviens à produire un tel foutoir ! dis-je, consternée.

— Tu sais, avec un peu de bonne volonté, tu pourrais y arriver toi aussi ! me répondit-elle du tac au tac, en continuant à fouiller. Ah, la voici !

Elle me tendit fièrement une grande enveloppe kraft à large en-tête, timbrée aux États-Unis.

Lors d'un colloque à Chicago, l'hiver précédent, j'avais rencontré une équipe de chercheurs du MIT. Ils concevaient un bras robotisé, d'une précision extrême, permettant de pratiquer en temps réel des opérations de téléchirurgie cardiaque à très longue distance. Leur invention ouvrait des perspectives exaltantes pour les patients souffrant de pathologies rares ou habitant des zones en sous-démographie médicale. Le directeur de recherche m'avait suggéré, une fois la phase expérimentale validée, de me porter candidate pour intégrer son équipe, durant une année, afin de perfectionner les protocoles opératoires puis importer cette technologie en France. À mon retour, j'en avais parlé à Philippe Oursel, qui s'était montré enthousiaste. Le stade pratique approchait désormais : l'université américaine m'envoyait un dossier de candidature. Au regard de mon expérience, j'avais toutes les chances de bénéficier en avant-première de cette innovation pour la zone Europe de l'ouest.

Maintenant que ce projet s'envisageait concrètement, mon ardeur s'était émoussée. Partir plusieurs mois était professionnellement concevable — l'arrivée de Léna ne